

# CARNETS SUR SOL

## Amusement/émerveillement du jour (autour de L'Iliade d'Homère)

C'est par ces raisons que j'ai réduit les vingt-quatre livres de l'Iliade en douze, qui sont même de beaucoup plus courts que ceux d'Homère. On croiroit d'abord que ce ne peut être qu'aux dépens de bien des choses importantes que j'ai fait cette réduction ; mais si l'on considère que les répétitions, à bien compter, emportent plus de la sixième partie de l'Iliade, que le détail anatomique des blessures, & les longues harangues des combattans, en emportent encore bien davantage, on jugera bien qu'il m'a été facile d'abrégé, sans qu'il en coûtât rien à l'action principale. Je me flatte de l'avoir fait, & je crois même avoir rapproché les parties essentielles de l'action, de manière qu'elles forment dans mon abrégé, un tout plus régulier et plus sensible que dans Homère.

D'abord l'objet de notre émerveillement, puis le commentaire.

C'est un usage immémorial parmi les traducteurs, de relever l'excellence de l'Auteur qu'ils traduisent. Ils prétendent justifier leur goût, en prouvant la perfection de l'original qu'ils ont choisi ; & ils recommandent en même temps leur propre ouvrage, où ils se flatent d'avoir fait passer les mêmes beautés qu'ils font valoir.

On s'attend sans doute sur cet usage, à trouver ici le panegyrique d'Homère : mais outre que je le traduis moins que je ne l'imite, & qu'ainsi l'usage des Traducteurs ne fait point de loi pour moi, j'ai crû encore que rien ne pouvoit autoriser les exagérations ; que le vrai mérite étoit de reconnoître les défauts par-tout où ils sont ; que d'ailleurs les fautes des grands hommes sont les plus dangereuses, & qu'il est d'autant plus important de les faire sentir, que bien des gens font gloire de les renouveler. Ce discours ne sera donc point un éloge d'Homère, mais seulement une dissertation, ou si je l'ose dire, un essai de Poétique, où je dirai naïvement ce que je pense de l'Iliade & de son Auteur.

[...]

On a condamné dans un opéra de Quinault, la scène où Epaphus & Phaëton se disent des injures & se vantent réciproquement de leur naissance ; on ne goûtoit pas que l'épée au côté, leur colère s'exhalât en discours : cependant le contre-tems n'est pas là si considérable que dans la chaleur d'un combat. Mais on a deux poids & deux mesures pour les anciens & pour les modernes : on condamne franchement Quinault, parce qu'il est de notre siècle ; & le préjugé de l'antiquité fait qu'on n'ose sentir la faute d'Homère.

On dira peut-être, qu'Homère sçavoit aussi bien que nous, combien il faisoit en cela de violence à la nature ; mais qu'il a cependant bien fait d'interrompre ainsi le récit des combats qui eût été trop ennuyeux sans cette licence. J'avoüe que ces discours délassent un peu l'esprit de la longueur & de l'uniformité des combats, et qu'on aime encore mieux les entendre que la description anatomique des blessures. Mais, c'est excuser une faute par une autre. Qui obligeoit Homère à s'appesantir sur le détail des batailles, de manière qu'il eût besoin de violer la vraisemblance pour en réparer l'ennui ? & d'ailleurs, quand il eût été obligé à ce détail, ne pouvoit-il pas l'interrompre plus sensément, comme il le fait quelquefois, en racontant de quelques uns de ses Héros, des histoires variées, où il étoit le maître de mêler des circonstances propres à soutenir & à réveiller l'attention ? Je n'ai garde de confondre avec ces discours mal placés ceux que les chefs adressent à leurs troupes, pour les encourager. Ils sont sans doute à propos, pourvu qu'ils soient courts, & qu'on ne dise pas, comme Homère, qu'ils étoient entendus distinctement de toute l'armée.

[...]

La raillerie me paroît aussi froide que mal placée, et je ne puis m'empêcher de dire, à cette occasion, que les Héros d'Homère sont de fort mauvais railleurs ; ils ne disent jamais rien en ce genre d'ingénieux ni de bien choisi. Sans doute, dans le siècle & dans le pays d'Homère, les esprits n'avoient pas encore acquis là-dessus, la finesse des derniers tems.

Enfin, les discours les plus mal placés de tous, sont ceux que les hommes adressent à leurs Chevaux. Heureusement, ils sont en petit nombre dans l'Illiade ; n'est-il pas encore bien étonnant qu'il y en ait ? Qu'on impute tout cela, si l'on veut, à la grossièreté des tems ; il s'ensuivra que les meilleurs esprits devoient s'en sentir, & que par conséquent les meilleurs ouvrages étoient encore très-imparfaits.

[...]

En tant que traducteur, je me suis attaché particulièrement à trois choses : à la précision, à la clarté & à l'agrément.

Pour la précision, j'ai tâché de n'employer aucune épithète, qui n'exprimât quelque circonstance utile et du sujet. Avec cette attention, on peut quelquefois renfermer dans un mot le sens d'une phrase entière ; & cette brièveté, quand elle n'est pas excessive, produit nécessairement la force & la beauté des vers. L'amas des circonstances & des images frappe & remplit l'imagination, & c'est ce qu'on appelle force : les vers foibles sont ceux où le sens est en moindre proportion que les paroles.

Pour la clarté, j'ai évité autant que je l'ai pû, les transpositions & les longues périodes. Les unes laissent une ambiguïté fatigante dans la construction, & rendent en même tems le style dur et contraint. Les autres, pour vouloir unir trop de choses ensemble, n'en développent aucune assez distinctement ; & il faut souvent revenir avec une nouvelle attention, sur ce qu'on a lû, parce que les idées se sont confondues, ou effacées, l'une l'autre. Ajoûtez que ces longues périodes qui donnent du nombre à la prose, rompent au contraire la cadence et l'harmonie des vers. Un vers est toujours plus beau, toutes choses égales, selon qu'il dépend moins pour la liaison de ce qui le précède & de ce qui le suit.

Quant à l'agrément, la différence du siècle d'Homère et du nôtre m'a obligé à beaucoup de ménagemens, pour ne point trop altérer mon original, & ne point choquer aussi des lecteurs imbus de moeurs toutes différentes, & disposés à trouver mauvais tout ce qui ne leur ressemble pas. J'ai voulu que ma traduction fût agréable ; & dès-là, il a fallu substituer des idées qui plaisent aujourd'hui à d'autres idées qui plaisoient du tems d'Homère : il a fallu, par exemple, anoblir par rapport à nous, les injures d'Achille & d'Agamemnon ; éloigner des querelles de Jupiter & de Junon, toute idée de coups & de violence ; adoucir la préférence solennelle qu'Agamemnon fait de son esclave à son épouse ; & exprimer enfin diverses circonstances, de manière qu'en disant au fonds la même chose qu'Homère, on la présentât cependant sous une idée conforme au goût du siècle.

Voilà les règles que je me suis prescrites dans les endroits de mon ouvrage, où j'ai prétendu traduire Homère ; car je me regarde comme simple traducteur, partout où je n'ai fait que de légers changemens. J'ai poussé souvent la hardiesse plus loin, j'ai retranché des livres entiers, j'ai changé la disposition des choses, j'ai osé même inventer : & c'est de cette conduite, si téméraire au premier aspect, qu'il me reste à rendre raison.

DES CHANGEMENS CONSIDERABLES

Je me suis proposé en mettant l'Iliade en vers, de donner un Poëme françois qui se fit lire, & je n'ai compté d' y pouvoir réussir, qu'autant qu'il seroit court, intéressant : & du moins exempt des grands défauts.

Entre plusieurs raisons, ce qui a fait tort à nos Poëmes françois, c'est la longueur : une émulation mal entendue a trompé les Poëtes ; ils ont voulu courir une carrière aussi longue que elle d'Homère & de Virgile, comme s'ils avoient craint de ne pouvoir entrer en comparaison avec eux, que par des ouvrages d'aussi longue haleine que l'Iliade & que l'Eneïde. C'est de cette émulation imprudente que sont nés La Pucelle, Clovis, S. Louis, etc. Poëmes allongés, dont on ne sçauroit achever la lecture, qu'en se roidissant contre l'ennui, & que l'on n'est jamais tenté de relire.

[...]

L'autre raison qui auroit dû engager les Poëtes héroïques à réduire leurs Poëmes, c'est la cadence trop uniforme de nos vers. Elle est agréable, un certain tems, mais à la longue, elle fatigue. Douze mille vers, fussent-ils excellens, ne le paroïtroient pas, s'ils étoient lûs tout de suite, et ils auroient beau encherir toûjours les uns sur les autres, à peine trouveroit-on qu'ils se soûtinssent. Il faut donc se garder d'en rassasier les lecteurs ; & la prudence veut au contraire, que les Poëtes françois réduisent le Poëme à des bornes plus étroites que ne faisoient les anciens, qu'ils le distribuent même en livres plus courts, afin de ménager plus souvent à l'attention, le repos dont elle a besoin, pour mieux goûter nos vers. Il n'y a de Poëmes françois que le lutrin qui se lise ; et quoiqu' il ait sur les autres, l'avantage d' une élégance continue, je suis persuadé que c'est encor un de ses agrémens de n'avoir que six livres, dont le plus long n'a pas trois cens vers.

C'est par ces raisons que j'ai réduit les vingt-quatre livres de l'Iliade en douze, qui sont même de beaucoup plus courts que ceux d'Homère. On croiroit d' abord que ce ne peut être qu'aux dépens de bien des choses importantes que j'ai fait cette réduction ; mais si l'on considère que les répétitions, à bien compter, emportent plus de la sixième partie de l'Iliade, que le détail anatomique des blessures, & les longues harangues des combattans, en emportent encore bien davantage, on jugera bien qu'il m'a été facile d'abréger, sans qu'il en coûtât rien à l'action principale. Je me flatte de l'avoir fait, & je crois même avoir rapproché les parties essentielles de l'action, de maniere qu'elles forment dans mon abrégé, un tout plus régulier et plus sensible que dans Homère.

Le Pere le Bossu, dans son traité du Poëme épique, ouvrage le plus méthodique & le plus judicieux que le préjugé ait produit, prétend que tout le dessein de l'Iliade n'est que de faire voir combien la discorde est fatale à ceux qu'elle divise. Il n'est pas bien sûr qu'Homère y ait pensé ; mais quoi qu' il en soit, j'ai tâché que cette vérité se sentît dans

mon ouvrage ; je l' ai même établie dès la proposition, en disant que la colere d'Achille lui fut funeste à lui-même, aussi-bien qu'aux Grecs (ce qu'Homère auroit dû faire, s'il avoit eu le dessein qu' on lui suppose) & après avoir ainsi préparé l'esprit à la vérité morale dont il doit s'instruire, j'ai dégagé le Poème de ce qui pourroit l'en distraire dans la suite : en un mot, je n' ai été plus court, qu' afin de dire plus nettement ce qu'on prétend qu'Homère a voulu dire.

[...]

Souffriroit-on au Théâtre, que dans les entr'Actes d'une Tragédie, on vînt nous dire tout ce qui doit arriver dans l'acte suivant ? Approuveroit-on que l'action des principaux personnages y fût interrompue par les affaires des confidens ? Non sans doute. C'est néanmoins ce qu'Homère fait souvent dans son Poème, où cela n'est ni moins importun, ni moins à contre-tems que dans la tragédie. Les Sçavans prévenus ne le sentent pas dans l'Iliade ; mais eux-mêmes, ou du moins les autres, l'auroient bien senti dans mon ouvrage ; et quoique je ne me flatte pas trop de plaire, avec les changemens que j'ai faits, je suis sûr du moins que j'aurois déplû, si j'avois été plus fidèle.

Voici un exemple des libertés que j'ai prises dans la vûe de soutenir & d'augmenter l'intérêt. Patrocle, dans Homère, ayant pris les armes d'Achille, fait un carnage horrible de Troyens ; on le prend quelque tems pour le Héros dont il porte les armes : mais enfin on se détrompe. Il combat & tue Sarpedon pour qui Jupiter fait de grands prodiges. Le combat roule ensuite sur les subalternes ; après quoi Apollon lui-même désarme Patrocle ; Euphorbe le blesse par derriere, & Hector qui étoit demeuré dans l'inaction, profite de l'état où il voit Patrocle ; il le tue & l'insulte mal à propos ; ce que son ennemi mourant lui reproche avec raison.

Pour moi, je fais durer l'erreur des Troyens qui prennent Patrocle pour Achille. C'est dans cette idée que Sarpedon l'attaque, & il en devient plus intéressant, par le péril où il croit s'exposer ; comme Patrocle en est plus grand par l'erreur que cause toujours son courage. A peine Sarpedon est-il mort, qu'Hector entreprend aussitôt de le vanger : ainsi, l'on passe sans interruption d'un intérêt à un autre encore plus considérable. Hector, & Patrocle toujours pris pour Achille, se disputent le corps de Sarpedon, ce qui fait une image terrible & touchante tout à la fois. C'est dans cette occasion que Jupiter fait gronder la foudre & pleuvoir le sang : prodiges qui découragent les deux armées, tandis qu'ils redoublent encor la valeur des deux Héros. Hector triomphe de Patrocle, & il l'insulte plus à propos que dans Homère, puisqu'il le prend pour Achille, & qu'il l'a vaincu sans secours. Patrocle mourant détrompe Hector, surprise intéressante : & enfin la tristesse où tombe Hector détrompé, ferme ce me semble cet incident, d'une maniere grande & pathétique. Je me suis du moins affermi dans ces pensées, par le plaisir que cet endroit m'a paru faire à ceux qui l'ont entendu.

A l'égard des défauts, je n'ai pas cru devoir retrancher ceux qui ne s'aperçoivent que par la réflexion, & qui ont au premier aspect de l'éclat & de la beauté ; le Poëme s'accommode assez de ces défauts-là, & ils n'empêchent pas qu'on ne réussisse ; parce que le lecteur une fois touché, ne se demande gueres à lui-même, s'il a assez de raisons de l'être. Ils donnent seulement lieu à de bonnes critiques qui ont aussi leurs succès. L'ouvrage est séduisant, la censure est raisonnable ; & le public les lit avec plaisir l'un & l'autre. Je me suis donc contenté de remédier, autant qu'il m'a été possible, aux défauts qui choquent ou qui ennuyent ; ceux-là ne se pardonnent point.

[...]

[à propos de l'ekphrasis du bouclier d'Achille]

J'ai donc imaginé un bouclier qui n'eût point ces défauts. Je n'y place que trois actions liées même l'une à l'autre. Les nopces de Thétis & de Pélée, qui fondent la noblesse d'Achille ; le jugement de Pâris, qui fonde la colere de Minerve & de Junon contre les Troyens ; et l'enlèvement d'Hélène qui fonde la vengeance des Grecs. Ces objets, quoique rians, ont tous rapport au Poëme ; il n'y a point de confusion ; & je ne peins chaque action que dans un instant, quoique par la maniere dont je la peins, j'en fasse entendre les commencemens & les suites. Je ne sçai si je me trompe, mais il me paroît heureux d'avoir fait ainsi du bouclier d'Achille, un titre de sa grandeur, & pour ainsi dire, son manifeste.

J'ai trouvé la mort d'Hector aussi défectueuse que le bouclier d'Achille. Qu'on en juge par les circonstances dont elle est accompagnée dans l'Iliade. Après le carnage opiniâtre qu'Achille a fait des Troyens sur les bords du Xante, tout ce qui peut en échaper, se sauve dans Ilion ; Hector lui seul hors des murailles, attend son ennemi avec toute l'assurance d'un Héros : c'est en vain que Priam & qu'Hecube le conjurent de rentrer, par tout ce que l'amour paternel peut imaginer de plus touchant ; il demeure inflexible, & il n'est occupé que de l'impatience d'en venir aux mains. Achille arrive enfin ; qui le croiroit, après ce que je viens de dire de la disposition d'Hector ? Cet homme si intrépide tout à l'heure fuit sans tenter seulement de se défendre, & ce n'est plus qu'une dispute de coureurs entre les deux Héros, qui tous deux, l'un fuyant, l'autre poursuivant, fournissent trois fois le tour de la grande ville de Troye. Il faut que Minerve, pour engager Hector au combat prenne la forme de Deiphobus son frere, & vienne l'enhardir à combattre Achille avec son secours. Hector reprend courage à la vûe d'un second, & résolu enfin de combattre Achille, il lui fait seulement des propositions d'humanité pour le corps de celui qui sera vaincu. Achille lance un trait contre Hector & le manque ; Hector atteint du sien le bouclier d'Achille, mais sans effet ; Minerve court assez loin ramasser le trait d'Achille pour le lui rendre, tandis qu'Hector qui s'attend au secours de son frere, ne le trouve plus ; il fait pourtant un dernier effort, & c'est le seul signe de valeur qu'il donne en cette occasion ; il brise son épée contre les armes de Vulcain, après quoi Achille triomphe sans peine d'un ennemi sans défense, jusques-là qu'il examine à loisir où il portera le coup. En vérité, quand Homère auroit eu dessein d'avilir ses deux Héros, qu'il auroit

voulu que l'un pérît avec infamie, & que l'autre triomphât sans gloire, il me semble qu'il n'auroit pû mieux s'y rendre. L'un est lâche, l'autre est secondé ; l'un s'abandonne sans combat à toute la frayeur du péril, & l'autre n'en court point du tout. Je sçais que les Sçavans ont des allégories toutes prêtes pour sauver tout cela ; mais pour moi, je n'ai pas crû devoir me fier à des excuses que la plûpart des lecteurs traitent de frivoles, & qui, quand elles seroient solides, ne réparent jamais les premières impressions.

Ainsi, j'ai changé sans scrupule toutes ces circonstances, pour rétablir la gloire des deux Héros de l'Iliade. Hector ne fuit point d'abord avec ignominie ; il commence par proposer son traité qui est raisonnable & magnanime ; Achille, furieux qu'il est, ne répond à sa proposition, qu'en lui portant le premier coup. Hector aussi-tôt lance son dard, il brise son épée contre les armes divines, et c'est alors que se trouvant sans défense, il est réduit à fuir ; mais encor fuit-il en homme que la crainte de la mort n'a pas troublé ; il fuit sous les ramparts de Troye, pour exposer son ennemi à une grêle de traits : danger qui enhardit Achille à le poursuivre, & qui fait même une action héroïque, de la poursuite d'un ennemi désarmé. Enfin Hector ramasse un des traits qui pleuvoient sur Achille ; il combat encore et succombe du moins glorieusement. Si ces corrections sont bonnes, je ne prétends pas en tirer vanité. Le défaut étoit si sensible, qu'à moins d'être idolâtre d'Homère, je ne pouvois n'en être pas blessé ; & dès qu'on sent le mauvais, on a du moins une idée confuse du bon ; un peu de méditation l'éclaircit & la perfectionne bien-tôt.

On est d'emblée violemment frappé par la franchise du propos, c'est le moins qu'on puisse dire !

Je m'avoue tout à la fois admiratif et passablement hilare.

Admiratif en raison du courage qu'il y a à manifester des réserves sur l'écriture d'Homère. Pourtant, il s'agit plus, à mon sens, d'une oeuvre-étalon pour notre civilisation que d'un chef-d'oeuvre impossible à surpasser ou à questionner de façon critique. Ce caractère même de référence rend, bien sûr, absurde le jugement de notre temps ; mais il n'en fait pas pour autant une oeuvre de qualité inapprochable, précisément parce qu'il s'agit de la mesure, et non d'un objet mesuré.

La force de ce texte critique réside dans les accusations précises, qui sentent bien sûr leur époque, mais qui se désignent simultanément comme telles. Cette honnêteté permet une lecture limpide des motivations, fondées ou non, de cet adaptateur. On notera, au passage, que sa prose est vraiment ravissante, ce qui change un peu de ses vers.

Par ailleurs, hilare bien sûr.

Par ce même caractère quasiment désinvolte du propos, qui dresse un inventaire accablant pour Homère sans sembler fortement en proie au doute - avec des séquences de reproches vraiment cocasses. A tort ou à raison, ces pages et cette esthétique ont nourri toute une civilisation, et accuser avec aussi peu de prudence ces fondations laisse le sourire aux lèvres, inévitablement, quelle que soit la pertinence du propos.

Surtout, et c'est bien cela qui a retenu notre attention, l'auteur de ce quasi-brûlot n'est autre que l'immortel Houdar de La Motte, père des poèmes dramatiques d'Alcyone de Marais et d'Omphale de Destouches, entre autres méfaits. J'aurais aimé laisser le soin à une entrée passée de CSS d'éreinter dignement le pauvre homme, mais la note sur *Omphale* est manifestement bien pudique sur son compte, alors qu'il y aurait fort à dire sur la vacuité de ses vers et la platitude de ses dispositifs dramaturgiques ; mais nous sommes d'humeur trop réjouie pour frapper le malheureux.

Venant d'un tel frippon, cause directe de la ruine de tant de talents musicaux sapés par son inspiration vaguement famélique, la charge prête à sourire méchamment. Même s'étant inventé un joli style pour l'occasion, cette façon de gourmander apparaît, disons, potentiellement culottée.

Et on rit de bon coeur !

On doit cependant à l'honnêteté de préciser que La Motte est malgré tout l'auteur de *Fables* tout à fait lisibles, et surtout de signaler sa péroration d'une belle modestie :

Voilà ce que j'avois à dire de l'Iliade & de mon Imitation. J'abandonne l'ouvrage au jugement du public ; si j'obtiens son approbation, peut-être m'enhardira-t-elle à entreprendre un Poème tout-à-fait original : s'il me la refuse, je ne lui en demanderai pas raison, & ce sera à moi d'étudier pourquoi j'aurai manqué de lui plaire.

Qui s'écroule un peu à la fin :

Mais que diront certains Sçavans ? Je m'attends, surtout si je réüssis, à de vives contradictions. On dira que je suis un téméraire d'avoir osé toucher à une réputation de plus de deux mille ans. Je réponds à cela que je ne sçaurois lui porter d'atteinte qu'autant qu'elle seroit injuste, & que les erreurs accréditées n'en deviennent pas plus respectables. On dira que je suis un ignorant ; j'en demeure déjà d'accord ; j'ai songé néanmoins à ne parler que de ce que j'entends ; il faudra faire voir en quoi je me suis trompé ; il ne suffira pas même de me convaincre de plusieurs fautes ; je serai toujours en droit de tenir pour bien remarqué de ma part, tout ce qu'on passera sous silence. En un mot, on m'opposera de bonnes ou de mauvaises raisons : je ferai gloire de me rendre aux bonnes, & le public fera justice des mauvaises.

On serait tenté, nous, de postuler l'inverse : que s'il y a injustice dans les reproches de La Motte, comme c'est le cas en plusieurs endroits, Homère n'en sort pas diminué.

Mais il semble patent qu'on cherche ici à se conformer aux goûts du temps plus qu'à produire une oeuvre immortelle. C'est un postulat intéressant - que ce caractère périssable de la littérature. A méditer pour les lecteurs de CSS en cette douce nuit.

Mais en dépit de tout, cette liberté de ton face à la référence me séduit réellement.

[Merci au site <http://homere.iliadeodysee.free.fr/> pour cette retranscription numérique très pratique, à laquelle on a choisi d'emprunter ces morceaux choisis.]

## Notes

[1] Notule qui serait à compléter et préciser, comme tant d'autres ! On en a le vertige...

[2] Oui, tout à fait, on peut prendre rendez-vous.

[3] La fréquentation trop assidue de ces lutins frondeurs me fait à n'en pas douter filer un mauvais coton.

Copyright : DavidLeMarrec - 2007-07-15 23:37:30